

Dimanche 22 octobre 2017 – 29^e dimanche ordinaire A

1^{ère} lecture : « J'ai pris Cyrus par la main pour lui soumettre les nations » (Is 45, 1.4-6)

Psaume 95 : **Rendez au Seigneur la gloire et la puissance.**

2^{ème} lecture : « Nous nous souvenons de votre foi, de votre charité, de votre espérance » (1 Th 1, 1-5b)



Evangile de Jésus-Christ selon Saint Matthieu 22, 15-21

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »

Homélie du Père Michel Fédou, jésuite, à l'église St-Ignace (Paris 6e)

« Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César, l'empereur ? » C'est un vrai piège qui est ainsi tendu à Jésus, car, à cette époque où la Palestine est sous occupation romaine, la monnaie de l'impôt impérial représente le buste de l'empereur couronné comme un dieu et contient aussi une inscription avec le nom de « Tibère César, fils du divin Auguste » ; alors, de deux choses l'une : ou bien Jésus répondra qu'il ne faut pas payer l'impôt à l'empereur, mais on l'accusera d'être en rébellion contre l'État romain ; ou bien il répondra qu'il faut payer l'impôt, mais on l'accusera de se compromettre avec ceux qui reconnaissent l'empereur comme un dieu et de tomber ainsi dans une forme d'idolâtrie. C'est à ce moment que Jésus se fait présenter la monnaie impériale ; il pose la question : « Cette effigie et cette inscription, de qui sont-elles ? » On lui répond : « de César » ; et Jésus déclare alors : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ».

Il ne faut évidemment pas entendre cette réponse au sens où il y aurait une répartition du genre : « 50% pour César, 50% pour Dieu », ou « 20% pour César, 80% pour Dieu ». S'il y a apparemment un parallélisme entre César et Dieu, c'est bien plutôt pour laisser entendre une dissymétrie radicale : il faut certes rendre à César ce qui relève de son domaine (celui d'un souverain terrestre qui gouverne un empire), mais il ne faut pas lui rendre plus que cela : César est un prince de la terre, mais il n'est pas Dieu ; tandis que Dieu, notre Créateur, Celui dont nous tenons la vie, nous devons lui rendre ce qui revient à Dieu, c'est-à-dire tout. La réponse de Jésus se comprend ainsi : rendez à César ce qui lui revient, mais pas plus ; par contre, rendez toutes choses à Dieu.

Cette réponse de Jésus est d'une très grande portée et, reconnaissons-le, n'a pas été toujours bien entendue dans l'histoire de l'Église. Deux tentations ont régulièrement menacé les chrétiens à diverses époques et risquent toujours de nous menacer à nouveau. L'une de ces

tentations est de donner à César plus qu'il ne lui revient, en se laissant purement asservir au pouvoir de l'État au point de se compromettre avec des politiques incompatibles avec l'Évangile. L'autre tentation, à l'inverse, est de s'opposer par principe aux autorités (ou encore, plus largement, de se désintéresser de la chose publique et de se replier hors des lieux où se joue la vie des nations).

Ces deux tentations reviennent à oublier la condition paradoxale des disciples de Jésus qui doivent être *dans* le monde, mais non pas *du* monde¹. C'est cette condition paradoxale qui explique que, d'un côté, les disciples de Jésus doivent se soumettre aux autorités dès lors qu'elles exercent légitimement leur pouvoir, mais que, d'un autre côté, ils doivent refuser toute compromission avec des pouvoirs qui leur imposeraient quelque forme de reniement par rapport au Dieu de Jésus-Christ – quitte à être dans certains cas persécutés pour leur foi, comme cela est arrivé jusqu'à nos jours dans l'histoire des chrétiens d'Occident et des chrétiens d'Orient.

« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il se trouve que nous entendons cette parole de Jésus le dimanche où l'Église célèbre la journée missionnaire mondiale. C'est l'occasion de se rappeler que dans le passé l'expansion du christianisme a été parfois liée, de manière très ambiguë, à la volonté politique d'accroître un royaume ou un empire ; mais ce constat ne doit pas empêcher de rendre grâce pour l'héroïsme et la sainteté de tant d'hommes et de femmes qui ont tout quitté pour annoncer l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde. Aujourd'hui, certes, nous sommes en présence d'une difficulté nouvelle : étant davantage conscients de la grande diversité des cultures et des religions, nous pourrions quelque peu douter de la capacité du christianisme à être encore « missionnaire » dans un monde aussi pluriel ; d'ailleurs, nous dit-on parfois, ne suffit-il pas de croire que l'Esprit peut être à l'œuvre partout, sans que nous ayons nous-mêmes à annoncer l'Évangile ?

En réalité, pourtant, nous ne pouvons pas renoncer à cette annonce. Nous devons certes respecter pleinement les croyances des autres, mais il nous incombe, aujourd'hui comme hier, d'être témoins de l'Évangile auquel nous croyons – et cette mission n'est pas réservée à ceux qui se rendent sur des terres éloignées, elle se joue aussi bien au plus près de nous, dans nos familles, dans nos milieux professionnels, dans nos villes, dans nos banlieues et dans nos campagnes. Elle consiste d'abord dans notre manière même de vivre, qui doit être

¹ Cf. Jn 17, 15-16.

comme telle un témoignage rendu à l'Évangile ; et elle peut aussi consister, si l'occasion s'en présente, à rendre compte de l'espérance qui est en nous.

Si l'annonce de l'Évangile nous incombe aujourd'hui comme hier, c'est que l'Évangile, de soi, est offert à tous. Jésus demandait quelle effigie était dessinée sur la monnaie impériale – quelle effigie, c'est-à-dire quelle image (*eikôn*) ; sur cette monnaie il s'agissait de l'image de César, mais Jésus savait que le même mot « image » avait été employé à propos de l'être humain dans le récit de la création : l'être humain créé à l'image de Dieu. L'image de la monnaie impériale était seulement celle de César, mais tout être humain, quel qu'il soit, est à l'image de Dieu. C'est justement pour cela que l'Église, au long de son histoire, doit porter le souci de tout être humain, proche ou lointain. Le Pape François le disait dans son exhortation *La joie de l'Évangile* :

« Pour partager la vie des gens et nous donner généreusement, nous devons reconnaître aussi que chaque personne est digne de notre dévouement. Ce n'est ni pour son aspect physique, ni pour ses capacités, ni pour son langage, ni pour sa mentalité ni pour les satisfactions qu'elle nous donne, mais plutôt parce qu'elle est œuvre de Dieu, sa créature. Il l'a créée à son image, et elle reflète quelque chose de sa gloire. Tout être humain fait l'objet de la tendresse infinie du Seigneur, qui habite dans sa vie. Jésus Christ a versé son précieux sang sur la croix pour cette personne. Au-delà de toute apparence, chaque être est *infiniment sacré et mérite notre affection et notre dévouement*². »

« Chaque être est *infiniment sacré* » ; nous nous rappelons aussi le cantique de Patrice de La Tour du Pin : « tout homme est une histoire sacrée, l'homme est à l'image de Dieu ». Parce que tout homme est à l'image de Dieu, et parce que le Christ a donné sa vie pour tous, nous avons vocation d'annoncer l'Évangile partout où il nous est donné de le faire. Ne nous contentons pas de rendre à César ce qui est à César ; puissions-nous avoir à cœur de partager avec d'autres le trésor que nous avons reçu, puissions-nous partager avec d'autres la joie de l'Évangile, en sorte que nous puissions – par cette voie aussi – rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Michel Fédou sj

église Saint-Ignace, 21/22 octobre 2017

² *La joie de l'Évangile*, n° 274.